

Moi, Gian Domenico Desiderii, j'ai travaillé vingt ans avec ce vieux fou. On me dit qu'il ne s'est pas encore décidé à mourir ; j'entends de ses nouvelles, des louanges à son propos, et je vois de temps en temps quelque'une de ses récentes fabriques avec les mêmes arbres, les mêmes bergeries, les mêmes palais quand le soleil se lève, et le ciel là-dessus comme un trou. La même splendeur sans doute, les mêmes merveilles. J'en ai soupé. Il n'en est pas encore dégoûté, le gros malin, le bon apôtre. Qu'il peigne encore, si ça lui

chante. Qu'il se confise dans sa dévotion. Moi aussi je fus peintre, et maintenant je suis prince. Presque prince : je règne sur les piqueurs et les meutes, les équipages et la livrée, les carrosses ; je règne aussi sur les forêts ; je suis en ce bas monde connétable et videur de pots, factotum de Monseigneur de Nevers le duc Charles, qui tient Mantoue.

Il pleut sur Mantoue. C'est une ville triste, qui a un goût de vase même quand il fait soleil. Dans ce goût je m'occupe. Où est-elle, la grande espérance qui fit que je peignis, du soleil sur la tête et dans l'âme, dans des odeurs de pins ? Où êtes-vous, petits hommes dont ma main décidait, dieux dociles, gredins à grands feutres et marins songeant, passants qui traversiez des gués ? Mais ils sont là sans doute, sous la pluie je les rassemble près des écuries, ils sentent la gnôle et le poil mouillé des

chiens, mes gredins, mes piqueurs. Leur feutre dégoutte sur leurs yeux, je vois à peine les visages ; quelque chose les mange, c'est leur barbe, ou la pluie, l'angoisse du matin qui fait rentrer les loups. Celui-ci, est-ce Jean ou Giovanni ? Mais celui-là je crois bien le reconnaître, c'est Hakem : il est noir comme de la suie. Allons, à cheval. Une fois encore agitions-nous dans la forêt, sonnons du cor et gesticulons, et que nos âmes dans nos corps exténués ce soir enfin, dorment. Ouvrez bien les yeux, mes gredins : il y a dans cette purée de pois des petites bêtes qu'on ne voit pas, et quand on les voit c'est pour les tuer ; pour les voir et les tuer on vous paie, et de ce que vous gagnez vous vous saoulez et dormez mieux. Que d'ombres autour de nous. Et autant nous portent. On dit que c'est le matin. On dit que c'est l'été. Nous galopons, cela est sûr. Je ne vois plus même

les feutres, dans tout ce qui tombe je n'entends pas les galops. Des branches doivent craquer là-haut, on ne les entend pas non plus. Des sangliers surgissent, ou des souches, lequel bouge, lequel demeure ? Et ces grandes proies désarmées, du faîte au pied emmaillotées dans le vague, l'impotence, est-ce vous qui aussi succombez, vieux arbres ?